

Olivier Jacquemond

New York Fantasy

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Essais

LES 3 SECRETS ([1], [2], [3])

Sens & Tonka, 2008

LES 3 SECRETS [2] : EN HOMMAGE À GUY DEBORD

Sens & Tonka, 2006

LES 3 SECRETS [1] : EN MÉMOIRE D'EDGAR ALLAN

POE

Sens & Tonka, 2004

Poésie

TOIT, TWIN TOWERS

Gravures de Jean-Claude Auger,

Le Regard du texte, 2008

BLANCHÂTRE

Dessins de Dominique le Tricoteur,

Centre Vendôme pour les Arts plastiques, 2003

Fiction

ACRYLIQUE

Nouvelle

Sens & Tonka, 2002

NEW YORK FANTASY

Olivier Jacquemond

NEW YORK
FANTASY

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2009.

Extrait de la publication

I

J'ai quitté Paris en 2003, le 4 août. J'ai quitté le début du vingtième siècle pour entrer de plain-pied dans la seconde moitié du vingtième siècle. Et qu'importe si nous sommes entrés dans le troisième millénaire, j'ai quitté Picasso, Verlaine, Valéry pour rencontrer les fantômes de Basquiat, Warhol, Ginsberg et Lou Reed, et me laisser posséder par leur légende. J'ai troqué des noms de rues contre des numéros d'avenues, des bistrotts contre des Starbucks Coffee, Bagatelle contre Central Park, le 17 pour le 911. J'ai quitté Paris afin de suspendre un avenir bien engagé sur son cintre, et le coincer au fond d'une penderie, à l'abri de la lumière et de la poussière, quelque part entre mes rêves et mes regrets. À moins que je n'aie quitté Paris afin de prendre cet avenir de vitesse, de lui faire tourner la tête et perdre la raison.

J'ai quitté ma prime jeunesse pour me racheter une virginité. J'ai quitté un projet de vie

personnel et professionnel pour m'offrir un peu de répit. Je suis venu aux États-Unis avec un visa F-1 en poche. Celui-ci m'ouvrait grand les portes de New York University, la fac à côté de Washington Square. À Washington Square, on croise clochards, touristes et étudiants en cinéma, et, la nuit, on y entend les rats, gros comme une main, s'y livrer d'affreuses batailles parmi des monceaux d'ordures. J'ai bénéficié d'un programme d'échange avec NYU, afin d'y étudier le cinéma. J'étais un grand fan de Godard, de Jean Eustache et, pour la nouvelle génération, de Leos Carax et de Gaspar Noé. Mon palmarès était impeccable, il n'y avait aucune faute de goût. Parmi les étrangers, on trouvait en tête trois Nord-Américains (David Lynch, David Cronenberg, Jim Jarmusch), ainsi qu'un Turco-Allemand (Fatih Akin) et un Espagnol (Amenábar). Éclectique, vous dis-je. Mon film préféré demeurait *La Jetée* de Chris Marker. Dans mon dossier de bourse, j'avais prétendu vouloir me rendre à New York en vue de rédiger un mémoire sur Jonas Mekas, le chef de file mondial du cinéma underground. Je me serais demandé quelle influence cette ville avait exercée sur cet exilé lituanien, sur son travail en tant que cinéaste. Dans les faits, je n'ai suivi que la première semaine d'enseignement. Et je n'ai pas écrit la moindre ligne sur Jonas Mekas... Car d'emblée, il m'est apparu plus intéressant de me pencher sur ce que cette

ville produisait en moi. Ce mémoire, j'aurais pu aussi bien le faire depuis Paris...

Mon visa d'étudiant me conférait liberté, assurance et impunité sur le sol américain. Mon diplôme de philosophie, chèrement acquis en France, m'a, quant à lui, permis d'être embauché à la Maison française de NYU afin d'y organiser les « Événements ». Chaque semaine, un auteur, un philosophe, un historien, était invité dans le cadre de ces rencontres. Je servais de relais entre les maisons d'édition, les écrivains et les institutions françaises à New York, comme l'Alliance française, ou la French Publishers' Agency. Je me suis acquitté, avec mon sourire indélogeable, assez honorablement de ma mission. On a d'ailleurs loué à plusieurs reprises ma discrétion naturelle, ma maturité, et le calme dont je faisais preuve en toutes circonstances. Ce fut là ma seule occupation réelle, le reste du temps je veillais surtout à me divertir.

J'ai quitté le quartier Pigalle, avec ses putes et ses néons, ses sex-shops et ses camés, pour un entrepôt en plein cœur du Lower East Side. J'ai quitté la pègre pour la bohème, un quartier mal famé pour un autre afin de retrouver un peu de l'insouciance d'une jeunesse soldée. Car je suis né à une époque grise dans un pays gris où le rêve l'avait cédé à la réalité de la crise économique et du chômage de masse. J'appartiens à une génération négligée, coincée entre les aspirations révolutionnaires des années 60-70 et la recherche de la jouissance, du ludique, des plaisirs des années 2000. Né en 1976, j'ai été élevé dans la France des années 80, où la télévision et l'argent imposèrent leur loi aux ménages. Ceux qui, comme moi, ont grandi à cette époque savent à quel point nous avons été sevrés de rêves. À New York, pour sept cents dollars par mois, payables cash et d'avance, j'ai vécu dans une chambre grande comme une cage à lapins. À New York,

j'ai partagé avec six roommates une seule douche, un seul W-C, alors qu'à Paris j'avais vue sur le Sacré-Cœur, et disposais de tout le confort moderne. Nous vivions les uns sur les autres et nous chauffions au poêle. Il y avait Marlon. Informaticien surdoué, fraîchement divorcé, il avait quitté le Middle West pour rejoindre une grande compagnie. Il était impossible d'attraper son regard, voire de discuter avec lui, s'il n'avait pas bu plus que de raison. Il était sous traitement et nous fournissait toutes sortes de pilules. Il y avait Mathilde, Canadienne francophone, qui avait décroché un stage dans une boîte de com et qui ne nourrissait qu'une seule ambition : intégrer le gotha new-yorkais et épouser un riche héritier de l'Upper East Side. Audrey, une compatriote d'origine arménienne, inscrite dans une agence d'escort-girls, afin de se payer des cours de comédie en attendant de pouvoir partir à Hollywood. Sarah, une Allemande survitaminée et exubérante qui se croyait sans cesse harcelée sexuellement, étudiait le journalisme dans la prestigieuse Columbia University, et prenait des cours de modern jazz. Elle demandait des câlins, parlait continûment de son « amoureux » et de leurs projets, surtout quand elle sentait qu'elle pouvait tomber dans les bras d'un des nombreux mâles qui lui faisaient la cour. Peter, joli Israélien, mélancolique, qui semblait obligé de traîner sa mine cireuse et

son ombre famélique sur la scène artistique « low-fi » dans l'espoir de faire connaître son talent. Poète expérimental, adepte du cut-up, et de toutes sortes de théories fumeuses mélangeant ésotérisme, French theory, situationnisme, il ne montrait à personne ses compositions. Enfin, il y avait la charmante Laura, chanteuse au filet de voix élégant, compositrice, issue d'une bonne famille des quartiers chics, qui cherchait à faire son trou sur la scène new-yorkaise en dragouillant tout ce qui avait l'allure de près ou de loin d'une « rock star ». Ils valaient certainement mieux, pris isolément, que cette description mais, à New York, chacun collait à un cliché. Ça ressemblait à la bohème, mais ça ne l'était pas. On se serait cru à Broadway, dans une comédie musicale bas de gamme. Tout était trop appuyé et sentait le trafiqué, les crises d'angoisse et de larmes comme les pics d'allégresse. À toute heure du jour ou de la nuit, mes camarades étaient ensevelis sous une avalanche de sensations, un feu d'excitations, parfois artificiellement assistés dans cette mission par la consommation débridée de drogues et d'alcools. Ça avait aussi du bon, nous nous tenions chaud et nous nous protégeions du monde environnant par la grâce de cette fièvre maîtrisée.

Ce qui valait pour eux valait pour pas mal de personnes tentées par une aventure new-yorkaise. New York était le lieu où les gens venaient

non pas afin de vivre ou de concrétiser leurs rêves mais plutôt pour s'inventer les rêves qu'ils n'avaient pas. Mus par un même désir, une même volonté, ils finissaient tous par se ressembler : impossible de trouver une serveuse qui ne rêvait pas de tourner pour Woody Allen ou Ridley Scott, de sortir avec Colin Farrell ou de faire un duo avec Mariah Carey, Beyoncé ou Gwen Stefani. Oui, New York était bien d'une certaine façon la ville de l'égalité des chances car chacun était à égalité devant ses rêves. Tout le monde était riche d'une vie fantasmée. C'était ça le ressort de l'*American dream*. Et les États-Unis avaient même réussi à faire des rêves une industrie surpuissante : Hollywood. Ce pays avait construit sa grandeur sur les rêves, en réussissant à faire des délires de chacun un délire commun : l'*American way of life*. Nulle nation, en dehors de la France de la Révolution de 1789, n'avait su traduire la folie, le solipsisme, en étalon universel de valeur. Pour les Américains, le rêve était le remède au réel, un point c'est tout.

En dehors de Marlon, de cinq ans mon aîné, mes compagnons d'appartement étaient tous plus jeunes que moi. J'ai bu, sans en être tout à fait, à cette eau. Durant trois mois, je me suis calé sur leur rythme infernal, ai fait semblant de m'enthousiasmer devant leurs projets, leurs rêves. Durant ces trois mois, j'ai apaisé les

conflits, j'ai recueilli les peines de cœur dans l'amphore de mon corps, j'ai écouté le récit de leur vie et j'ai appris que chaque être était riche d'une trentaine d'histoires, tout au plus, ensuite de quoi, chacun ne faisait plus que se répéter. Durant ces trois mois, je me suis reposé de moi. Durant ces trois mois, mon corps, mon esprit m'ont fichu une paix royale. Durant ces trois mois, j'ai fait le silence afin d'accueillir le monde, pour qu'il dépose son empreinte en moi. Durant ces trois mois, je me suis donné congé, me suis congédié. Durant ces trois mois, je me suis soulagé du poids du *Dasein*, de l'angoisse d'être jeté là.

Quand l'ambiance était morose, que les rêves semblaient s'éloigner, Laura venait parfois se réfugier dans ma chambre. Nous dormions alors ensemble. Elle se blottissait contre moi. Je la caressais sous les draps, l'enveloppais dans mes bras et réveillais l'espoir en lui glissant des mots dans les cheveux, « ma douce... ma belle... tu as l'éternité pour toi... la vie avec toi... la nature t'a donné la beauté et la grâce... le souffle et l'envie... ». J'entrais alors en elle, délicatement, sans à-coups, sans que nos lèvres ne se délient, sans que nos mains ne se méprennent. C'est difficile à comprendre mais avant même d'avoir couché ensemble, la conjugaison de nos corps me sembla évidente, voire indispensable à l'harmonie de notre petit monde et à l'équilibre de

nos rêves. C'est d'autant plus difficile à comprendre qu'hors du lit, nous nous entendions mal. Elle m'irritait avec ses manies de petite fille, ses caprices d'enfant gâtée faussement ingénue, et je l'inquiétais avec ma façon de ne pas m'avancer, de rester distant, pour ne pas dire indifférent, « tu es un vrai caméléon, tu t'adaptes aux autres, aux circonstances, mais tu n'apparais jamais tel que tu es ».

Contrairement à mes camarades, je n'avais aucune envie d'avenir, aucun rêve à exaucer. Je me laissais vivre, porté par ma bourse et mes revenus à la Maison française. Je simulais le rêve. L'essentiel était ailleurs pour moi : n'avoir de comptes à rendre à personne et traverser agréablement la vie à New York. La collusion du ciel et de l'océan me revigorait. Les gratte-ciel (la fameuse *skyline*) m'enchantaient tant ils constituaient moins une ode à la modernité, à la réussite capitaliste, qu'une célébration du bleu déchiré du ciel. New York baignait dans la lumière, de sorte qu'il était impossible d'y rater une photo, et que nos vies semblaient parfaitement scénographiées.

Mon ambition était de poser ma respiration sur celle de New York et de son *subway* dont l'activité furieuse troublait la succession imperceptible des jours et de la nuit. À New York les jours pouvaient être pâles et les nuits illuminées, surtout en hiver. On croisait à cinq ou six heures

du matin dans les rames du métro ceux qui n'avaient pas encore renoncé à leur lit et ceux qui avaient gagné leur nuit. Le temps semblait s'être relevé. C'était dépouillé. Une heure passée sans que l'œil de Dieu soit plongé sur vous. Il fallait attendre que sonnent les coups de sept ou huit heures pour que la nuit abandonne ses revendications et que les évangélistes et illuminés s'emparent du métro afin de nous poursuivre dans la gare de notre conscience avec leur Dieu vengeur. À New York, l'Inconscient n'avait jamais existé, Sigmund Freud n'avait pas réussi à y faire entrer sa lèpre. Il n'y avait pas de sentiment de fatalité, chacun pouvant « avoir », obtenir ce qu'il désirait à condition de le vouloir vraiment. À croire que les Européens avaient commis deux fois la même erreur : d'abord en introduisant le christianisme dans la Rome antique, ensuite en inventant l'Inconscient et la psychanalyse. D'où une méfiance ancestrale à l'égard du désir. Pas de ça chez les Américains.

Vivre à New York constituait un exploit, y rester un accomplissement. Quand deux New-Yorkais se croisaient, la seconde question était toujours : « Depuis quand vis-tu à New York? » Mieux valait, en somme, rater sa vie ici que la réussir ailleurs, et c'était exactement ce à quoi je m'employais. La *Big Apple* représentait le *spot* idéal pour tout chasseur de rêve.

Chaque quartier étant doté de sa propre

« ah! c'est vous... C'est différent alors, le règlement n'est pas le même pour Mick et ses amis, vous voulez boire un verre pendant que je nettoie? ». Elle ne me répondit pas, ses pupilles étaient extrêmement lumineuses, « vous êtes sûre que ça va? ». À sa façon, très peu civile, elle me dit, comme si elle n'avait pas noté mon existence, « je sais pas ce que Mick te trouvait, gamin. En tout cas, il était très attaché à toi. Non, j'ai beau te regarder, je ne vois pas ce que tu as de remarquable. Ah! Mick avait l'art de voir de ces choses chez les gens... ». Je réitérai ma question, « vous êtes sûre que ça va? — Enfin, comme tu comptais pour lui, je me suis dit qu'il comptait p'tête pour toi... Mick est mort il y a trois jours, gamin, il est mort d'une crise cardiaque. Voilà, je pensais que t'aimerais savoir. Salut! ».

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

ISBN :